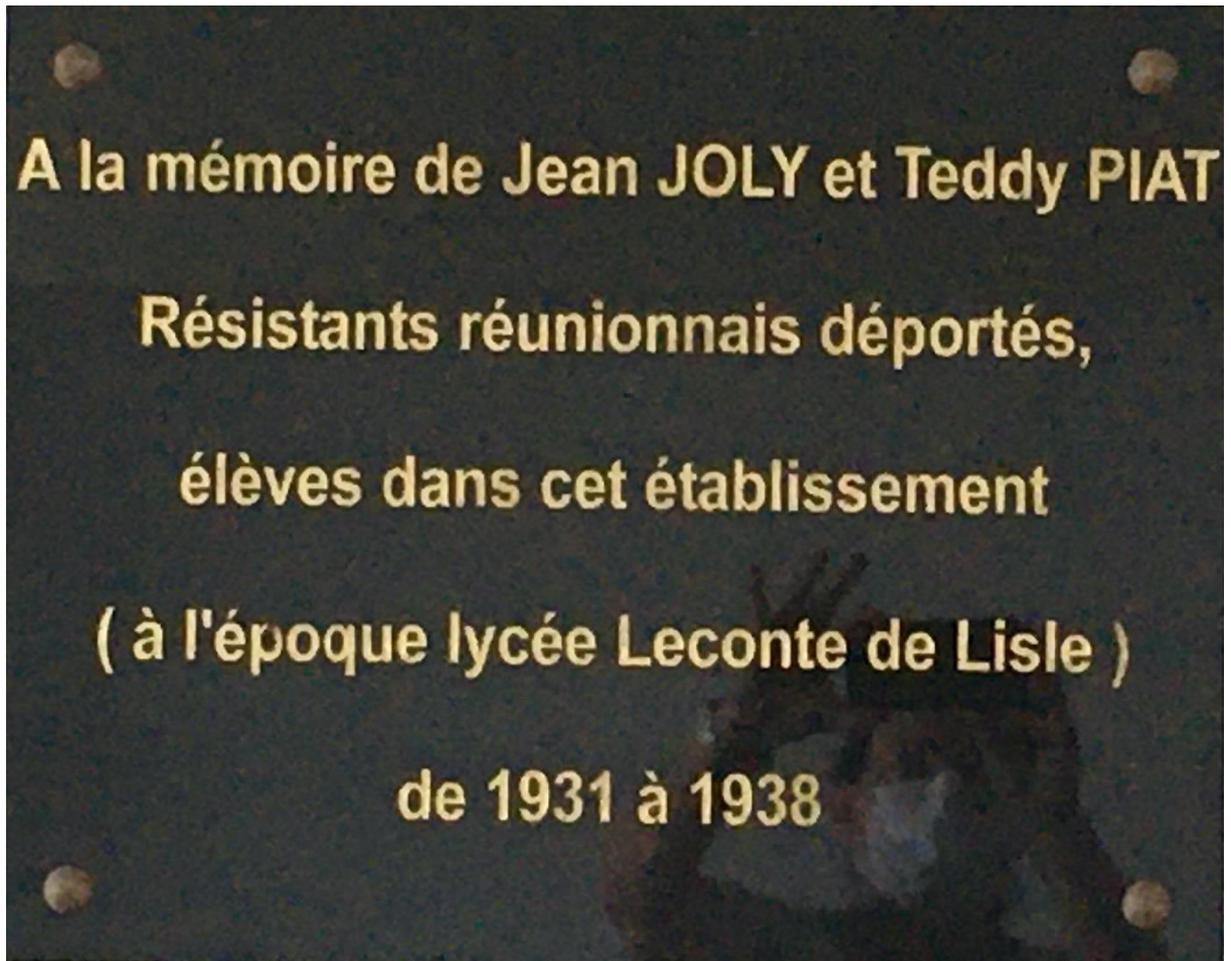


CONCOURS NATIONAL DE LA RESISTANCE ET DE LA DEPORTATION 2021

1940 Entrer en résistance : comprendre, refuser, résister

COLLEGE DE BOURBON



Élèves de 3^e Section DNL Allemand

Alicia Angama

Maurane Annette

Anastasia Lo-Ying-Seng

Selena Pozzo

Jouhoud Saïd Hassane

Enseignants

Corinne Masson Histoire-Géographie et DNL Allemand

Émilie Castel Lettres Modernes

Thierry Amélineau Lettres Modernes

Synopsis

Prison de Fresnes. Avril 1943.

Jean Joly et Teddy Piat, agents de liaison des Groupes Francs au sein du réseau Combat sont arrêtés le 7 avril 1943 à Paris. Ils y préparaient l'évasion de leur chef de réseau Jacques Renouvin.

Leur internement à Fresnes d'avril à septembre 1943 leur permet de revenir sur leur engagement de 1940 et de le confirmer à un moment crucial qui est celui du doute, de la torture, de la mort. Le silence des deux résistants et leur déportation à Mauthausen doivent être lus et compris comme tels.

Sources

Les élèves se sont appuyés :

-sur le cours dispensé en histoire : le Chapitre sur la Seconde Guerre mondiale et sur la France dans la Seconde Guerre mondiale

-sur les compétences travaillées en français des thèmes « Se chercher, se construire. Se raconter, se représenter ». Lecture de récits autobiographiques et expérimentation de l'écriture autobiographique qui confronte l'élève au témoignage et à l'âpreté du dilemme de l'engagement

-sur l'enseignement dispensé en DNL et notamment le thème *Widerstand und Engagement (Résistance et Engagement)*

-sur la lecture et l'analyse de documents d'archives du Service Historique de la Défense de Caen, des Archives Départementales de La Réunion et des archives collectées par Jacques Delpech et l'APHG.

-sur des extraits de deux ouvrages de Jorge Semprun : *Le grand Voyage* (éd. Folio Gallimard, pages 46 à 61 mettant en scène l'auteur détenu dans la prison d'Auxerre, dans le quartier « allemand » où sont regroupés les résistants) et *L'évanouissement* (éd. Folio Gallimard, pages 43 à 111 où l'auteur raconte ses souvenirs de détention à la prison d'Auxerre, les interrogatoires de la Gestapo mais aussi les souvenirs de sa vie avant la guerre et l'arrestation, ses interrogations, ses doutes, toutes ses pensées qui lui permettent de résister et de ne pas parler).

-sur des extraits de *L'armée des ombres* de Jean-Pierre Melville et de *Un condamné à mort s'est échappé* de Robert Bresson.

Lecture du texte

Deux scènes sont proposées se situant lors de l'internement de Eugène Antoine Jean Joly et de Robert Walter Edward Piat à Fresnes.

Celle de gauche met en scène les interrogatoires que *Jean* a subis rue des Saussaies, celle de droite évoque *Teddy* dans sa cellule à Fresnes dans un monologue intérieur puis lors d'une confession avec l'aumônier de la prison. Ces scènes racontent leur engagement en 1940.

Elles peuvent se lire l'une après l'autre de façon linéaire ou croisée, les parcours de *Jean* et de *Teddy* étant liés depuis leur adolescence au Lycée Leconte de Lisle se rejoignent dans leur engagement de 1940.

21 P 577 077

68,384

R

1.00728.780

JOLY Eugène, Antoine, Jean

9-8-1920 à St Denis (Ile de la Réunion)

STATISTIQUE

DÉPORTÉ RÉSISTANT

Lo: 13-2-56-7-3-56-

MINISTÈRE DES ANCIENS COMBATTANTS ET VICTIMES DE GUERRE

42.808

21 P 660 417

1.0.0115.303

84/3

PIAT Robert, Walter Edward

né le 7-7-1921 St Denis (Seine) LA REUNION

DÉPORTÉ RÉSISTANT

Le 15 Avril 1953-17-4-53-

STATISTIQUE

Fresnes, avril 1943

Cela fait une demi-heure que je suis réveillé mais les autres prisonniers dans ma cellule, la cellule 330, dorment toujours. Le soleil à peine levé laisse passer quelques rayons par les barreaux en fer de la fenêtre. Ce soleil brillant comme celui de mon île, mon île pleine de soleil, de chaleur et de bonheur réveille en moi ces vers de Leconte de Lisle. Je les murmure dans le silence encore de la cellule et des couloirs :

*« Dans le ciel clair rayé par l'hirondelle alerte,
Le matin qui fleurit comme un divin rosier
Parfume la feuillée étincelante et verte
Où les nids amoureux, palpitants, l'aile ouvert,
A la cime des bois chantent à plein gosier
Le matin qui fleurit comme un divin rosier
Dans le ciel clair rayé par l'hirondelle alerte »*

Des clés résonnent coupant le silence et me ramènent à la réalité. Quelqu'un approche. Sûrement la sentinelle. Je l'entends s'approcher, il s'arrête devant la porte de la cellule. Il entre. Il avait l'air d'une brave personne mais qui pouvait l'être dans cette prison. Dans le réseau on m'avait appris à ne faire confiance à personne.

- « Du, dit-il en me pointant du doigt, Aufstehen !¹

Il me tira de ma cellule, m'attacha les mains, et sans crier « Los, Bewegung !² ».

Il me pousse dans le couloir, je vois des centaines de portes. J'entends des chants, des cris de détenus qui s'interpellent. On croise un autre gardien, français celui-là, qui lui dit :

- « Fanger, qu'as-tu attrapé de beau ?

- J'amène cette souris se faire croquer par le chef !

- Fanger, on parie sur celui-là cette fois ?

- Arrête de faire l'idiot, je travaille moi »

L'autre gardien reprend son chemin en faisant claquer son trousseau de clés sur les rambardes en fer des passerelles. Je demande à celui qui me tient :

- « Pourquoi m'appellez-vous souris ?

- Chère souris, tu vas apprendre qu'ici c'est une prison, que je m'appelle Fanger car je suis l'attrapeur, la personne qui vous tire de vos cellules pour vous emmener au chef. Ni plus, ni moins » répondit-il.

Dans la cour je suis poussé à l'arrière d'une Citroën 11CV. Direction avenue Foch, le siège de la Gestapo.

Je suis assis sur une chaise en bois, dans une petite pièce simplement éclairée par une ampoule, juste au-dessus de ma tête. Cela m'empêche de voir autour de moi. J'attends. J'ai peur. J'attends encore. Combien de temps ai-je attendu. Assis là sur cette chaise en bois, les mains menottées dans le dos, le temps s'étire si lentement, les minutes semblent des heures, les heures des jours. Combien de temps ai-je attendu ? Combien de temps vais-je souffrir ? Soudain des pas, des bruits de bottes plutôt.

Ces bruits, ces bruits de botte qui m'ont traumatisé.

Les Allemands ont gagné, les Français ont perdu.

¹ « Lève-toi »

² Allez, bouge »

Ma France est vaincue par son ennemi de toujours.

Ma France est conquise par les opposants de la liberté.

Ma patrie est souillée.

Le Reich conquérant marchant sur les champs Élysées, ces bottes martelant le sol, martèlent la France, l'espoir, la vie, la veuve et l'orphelin.

Je ne céderai jamais. Je ne peux pas accepter cette défaite humiliante.

Trois hommes entrent. Le premier se place devant moi, les deux autres m'encadrent.

- « Comment t'appelles-tu ? lance le premier dont je ne voyais pas le visage, juste ces bras croisés.

- Jean Joly ».

La réponse est simple, mais il me repose la même question, cette question redondante. Pourquoi ne veulent-ils pas comprendre ? C'est une stratégie assez évidente, je trouve. J'ai simplement pris mon troisième prénom et mon nom. C'est si évident comme stratégie.

Une gifle dans la mâchoire.

-« Je veux ton vrai nom, pas ton nom de terroriste ».

L'homme à ma gauche me frappe au visage. Douleur dans la mâchoire, cette même douleur que j'ai ressentie lors de notre arrestation avec Teddy lorsque je fus frappé avec violence dans la cage d'escaliers. Penser à Teddy pour ne pas sombrer, car les coups vont venir plus forts. Teddy mon ami d'enfance, mon camarade du lycée, Teddy qui m'a fait entrer dans le réseau.

-« Je m'appelle Jean Joly »

L'homme parle avec un fort accent allemand, accentuant les syllabes : « Dein richtiger Name, Du Idiot »³ s'énerve -t-il.

Je prends un air ahuri.

- « Ne m'oblige pas à utiliser des méthodes qui me répugnent. Pourquoi t'infliges-tu ces souffrances alors que tu pourrais nous dire simplement la vérité ?».

- Je m'appelle Jean, c'est mon nom ».

Agacé, l'homme se retourne « Ach, dieser Kerl ist so dumm »⁴. Il semble abandonner. Il m'abandonne à ses sbires. Les coups pleuvent. Encore et encore. Je saigne du nez. Tiens, comme une fois dans la cour de la maison lorsque je suis tombé face contre terre. C'est Marthe, notre nénéne qui m'a consolé et soigné. L'un puis l'autre, après le visage, le ventre. Mais je n'abandonne pas. Pas cette fois. Je ne veux pas perdre cette bataille. Pas cette fois. Aujourd'hui il faut gagner pour réparer la défaite, l'humiliation, quand tout s'est effondré. Ce jour où la Wehrmacht a défilé triomphante sur nos Champs, j'ai quitté Paris. Rejoindre De Gaulle par tous les moyens, par tous les moyens, par tous les moyens....J'avais perdu connaissance.

Le lendemain matin je me réveillais, le corps ankylosé par les coups. Je voulais me lever mais mes jambes ne le pouvaient pas. Allongé sur le sol le regard dans le vide, je pensais à Teddy. Comment a-t-il été interrogé ? A-t-il souffert ? Qu'a-t-il dit ? A-t-il parlé ? Non je n'ai pas le droit de douter de lui.

Bientôt on viendra me chercher de nouveau.

On me fait sortir de ma cellule. On me ramène dans cette même salle sur la même chaise.

L'homme d'hier s'approche, cette fois-ci il s'assoit en face de moi. Aujourd'hui je vois son visage.

³ « Ton vrai nom, espèce d'idiot ! »

⁴ « Ah, ce type est trop stupide »

- „Jetzt kommen wir zur Sache“⁵, dit-il en souriant de façon inquiétante.

Il se retourne vers la table „Gib mir die Akte“⁶.

- „Siehst du das ?“⁷ dit-il triomphant en me montrant un petit dossier.

-« Je vais parler en français pour que tu comprennes bien ce que je vais te dire. Cela t'évitera de mentir et à moi d'employer des méthodes ...disons pas correctes », rajoute-t-il cyniquement.

Il me plante le dossier sous les yeux sur lequel je peux lire « Jacques Renouvin ». Le nom du « patron ». Mon cœur s'emballe.

-« Il s'est mis à table » lâche-t-il simplement, satisfait, goguenard. « C'est bien comme ça qu'on dit, en français, non » ?

Il attend ma réaction. Une foule d'images se bousculent dans ma tête. Renouvin, le « patron », notre chef, cet homme charismatique, cet homme qui porte la France en lui, qui porte l'espoir. Il nous aurait balancés ?

Je baisse la tête, je ferme les yeux.

L'homme commence à lire le rapport. Renouvin parlait de nous, de Teddy, de Bastos, de moi. Selon les paroles de Renouvin, j'étais le résistant le plus dangereux de France, le meneur, celui qui pouvait se trouver sur plusieurs théâtres d'opération à la fois. J'écoutais, essayant de démêler les fils de tout cela. Cela semblait invraisemblable. Et puis j'eus la certitude que ce document était un faux. Dans le texte le patron me tutoyait. Ce n'était jamais arrivé. Il nous vouvoyait toujours. Ce document est un faux. Le patron les a bien eus. Je jubilais. Ne rien montrer surtout.

- „Also, was denkst du darüber ? Ist das richtig?“⁸

Si c'était vrai ? « Oui », dis-je « tout est vrai », le visage grave. Tout était faux. Ce n'était pas 1941 mais 1940, ce n'était pas Brive mais Limoges, ce n'était pas Bastos mais Maurice, ce n'était pas moi mais Teddy.

Il me répéta que tout était découvert et qu'il fallait maintenant que je parle, que je donne des noms. Des noms, des noms. Invente des noms, Jean, tout de suite. La voix de Teddy résonnait dans ma tête. Alors, je me mets à parler et, oui, je donne des noms, ceux de la pétition des patriotes de La Réunion qui avaient signé ce papier le 20 juin 1940 : Paul Berg, Ethève, Hibon, Hubert Delisle, De Bollurer, des femmes aussi, Lucile Grondin, Marguerite Maunier. « Pas de paix séparée », « Vive la France éternelle » avaient-ils écrit, « Les Réunionnais ne veulent à aucun prix devenir allemands », « continuer la lutte jusqu'à la victoire franco-britannique », « le droit doit l'emporter », comme cela nous avait confortés, Teddy et moi, lorsque nous avons eu connaissance de ce texte.

J'invente aussi des noms de rues, des planques, des rendez-vous, des actions que nous devons faire. J'invente, je mens. Teddy aurait-il menti ? Je pense que oui, il est très malin, encore plus que moi. Les mensonges d'enfant sont comme des exercices d'échauffement. C'était Teddy qui m'avait appris que mentir c'était mal. Mais que mentir au mal, c'était bien.

Le stratagème a l'air de prendre. Wer ist also der größere Idiot?⁹ pensais-je alors que cela s'agitait autour de moi. Tout allait être vérifié, passé au peigne fin. Ce n'était qu'un répit. Je le savais mais encore une fois comme le « patron » dont j'étais persuadé qu'il n'avait pas parlé,

⁵ « Maintenant on passe aux choses sérieuses »

⁶ Donne-moi le dossier »

⁷ Tu vois ça ? »

⁸ « Alors, qu'est-ce que t'en penses ? C'est vrai ? »

⁹ « C'est qui l'imbécile, maintenant ? »

je restais fidèle à mes convictions, à mon engagement. Même assis, menotté, battu et humilié, je restais debout.

Fresnes, Avril 1943

Ce matin-là je me réveillai à cause d'un bruit. Un bruit, résonnant dans toute la prison, cassant le silence, ce silence si souvent présent dans cette prison. Je regardai autour de moi. La cellule dans laquelle j'étais, était sombre. De tous côtés, des murs lisses au touché ; assez hauts pour nous empêcher de communiquer avec quiconque. Sur ces murs, on pouvait deviner, ça et là, les tâches de sang séché des prisonniers revenant de l'interrogatoire. D'ailleurs, à propos d'interrogatoire, je ne cessais de penser à mon compagnon, Jean, qui avait été arrêté en même temps que moi. Que lui était-il arrivé ? De nouveau, ce bruit de clefs retentit ; le garde ouvrait une des cellules de la prison. La porte grinça, résonnant à son tour dans tout le bâtiment. Il la referma puis les pas se dirigèrent vers la cour. Je me levais pour voir qui était le prisonnier que l'on emmenait. Je me plaçai devant les barreaux qui me servaient de fenêtre, et là, j'aperçus au loin, un visage familier.

C'était Jean. C'était mon ami d'enfance. On s'était connu au lycée Leconte de Lisle en 1931. Un vrai camarade avec qui je partageais mes meilleurs souvenirs de ce temps-là. Tous les vendredi soirs, entre 22h30 et 23h, après que tout le monde se soit endormi, surtout les surveillants, nous sortions du dortoir, en faisant le moins de bruit possible, nos chaussures à la main ; nous avions pris cette habitude. C'était notre aventure du vendredi soir. Nous descendions l'escalier des deux étages en prenant garde de ne faire aucun bruit, nous longions le bâtiment du petit lycée, nous sautions le mur d'enceinte, nous nous fauillions dans la rue sombre afin de rejoindre, non loin de là, les filles du lycée Juliette Dodu. Au départ, Jean n'était pas trop chaud à l'idée de sauter ce mur, par peur de se blesser et de se faire surprendre. Mais, au fur et à mesure, il y prit goût car cela avait un côté excitant. Pour ma part, j'ai toujours aimé l'aventure. Cela m'amusait énormément. La raison de notre fugue hebdomadaire était surtout de revoir Danièle. Elle n'était pas comme les autres filles. C'était la seule à venir dans notre lycée pour participer à certains cours qui n'étaient pas enseignés à Juliette Dodu, comme la philo et les sciences. Elle était même la première en composition et ses notes étaient excellentes. Elle avait toujours des idées originales. J'avoue avoir eu un faible pour elle. Dès que je la voyais, mon cœur battait plus fort. Danièle me faisait d'ailleurs penser à une autre jeune femme que j'admirais, Stéphanie.

Je l'avais rencontrée à Clermont-Ferrand, à l'été 1940 et elle m'avait donné l'envie de devenir gergoviste. Le groupe de Gergovie était constitué d'étudiants et de professeurs qui travaillaient sur un chantier de fouilles et au sein duquel se créa un esprit fort de camaraderie entre jeunes de dix-neuf à vingt-deux ans, de tous horizons, catholiques, protestants, juifs ou non-croyants. Je crois pouvoir dire, en toute vérité, que sans Gergovie, mon engagement n'aurait sans doute pas eu la même tonalité et la même coloration. Je ne peux penser à Gergovie sans évoquer Stéphanie Kuder, animatrice et âme de notre groupe, à qui nous devons beaucoup de ce que nous sommes aujourd'hui. C'était un embryon de résistance qui avait été

déclenché par l'annexion de l'Alsace par le Reich. Nous allions jeter des bombes puantes dans les réunions de Jacques Doriot.

Sûrement les contacts avec ce groupe d'étudiants Alsaciens avaient déclenché mon désir de résister. Il me revient tout à coup à la mémoire une scène dont j'ai été témoin et que je n'oublierai jamais. C'était à Marseille. Dans le tramway. Il y a peut-être un an, ou deux. J'étais en compagnie de Jean. Nous échangeons les dernières nouvelles que nous avons de notre île. Seule une poignée de personnes tentait d'y susciter un sursaut de résistance face à l'insupportable fidélité du gouverneur à Pétain. Nous vîmes un jeune indochinois qui devait sortir de cours, une petite sacoche à la main, monter et venir s'asseoir deux banquettes plus loin. A la station suivante, un groupe de six jeunes hommes entra avec fracas dans le compartiment. Je sentis Jean se crispier. C'était des jeunes à Doriot. Et là, l'atmosphère changea brutalement, les gens étaient inquiets. Ce qu'ils firent, ce qu'ils dirent, ce qu'ils montrèrent alors de la France révolta tant Jean qu'il se leva calmement mais avec, dans les yeux, une détermination farouche. Je l'accompagnai du regard sans bouger.

« - Laissez-le, dit Jean froidement.

- Qu'est ce qu'il veut celui là ?, rétorqua l'un d'eux.

- Que vous le laissiez tranquille, continua Jean.

- Sinon ? »

Nous arrivions à la station Malpasse, un autre groupe de jeunes étudiants monta ; l'attitude des gros-bras de Doriot changea. Je me suis levé et me plaçai à l'arrière du wagon, j'attendais, j'observais prêt à intervenir. Ce ne fut pas nécessaire. Les deux groupes d'étudiants se jaugèrent, s'affrontèrent du regard, durant quelques secondes suspendues. Qui ferait le premier geste ? Station Frais Vallon, les fascistes descendirent. D'un seul regard, appuyé, l'indochinois remercia Jean.

Je quittai Clermont-Ferrand le 19 juin 1940. Dès le lendemain de mon examen, j'enfourchai mon vieux vélo et, en compagnie de deux camarades alsaciens, nous prîmes la route vers l'Atlantique, dans le chaos qu'était devenue la France, afin de tenter de rejoindre Bordeaux ou Bayonne. En chemin, un homme nous fit signe. Nous salua-t-il ? Non, il veut nous dire quelque chose.

- « Où allez-vous ?

- Loin d'ici...

- Mais où ? insista-t-il, vous allez rejoindre De Gaulle ? »

Nous le regardions, perplexes. Personne ne répondait. L'homme nous répéta quelques phrases qu'il avait visiblement entendues :

- « L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non ?

- Que dites-vous ? lui demandai-je.

- Un certain général De Gaulle a parlé à la radio hier, c'est lui qui a dit ça, il a dit quelque chose comme quoi la France n'est pas seule et que la guerre doit se poursuivre ailleurs. Que la France avait toujours son empire. »

Je pensais alors à la pétition que des Réunionnais avait envoyée il y a peu au maréchal Pétain, je l'avais lue dans la presse. Ils affirmaient leur détermination à rester Français et à poursuivre la lutte.

Il reprit :

- « Il a aussi parlé de la flamme de la résistance.
- Où est-il ce général ?
- A Londres. Il invite tous les officiers, les soldats, les ingénieurs et les ouvriers à le rejoindre. »
Je songeai à tout le chemin déjà parcouru, à mes rêves d'adolescent et de liberté, à mon désir d'aventure, à mes premiers engagements aux côtés des gergovistes. Les sourires de Danièle et de Stéphanie se superposèrent tout à coup dans ma mémoire. J'aimais mon pays, les sourires et les rires de la Liberté. Je remontai sur ma bicyclette et pédalai de plus belle. J'allais tenter de m'embarquer pour Londres ; je devais le rejoindre coûte que coûte, avec ou sans camarades.

L'homme qui occupait la cellule avec moi se réveilla. C'était un instituteur espagnol, réfugié en France, il avait fui le franquisme. Les soldats de la prison l'appelaient le « Rotspanier¹⁰ ». Il m'interrogea sur les raisons de mon arrestation et sur mon engagement de résistant. Je lui racontai le quotidien de l'agent de liaison que j'étais dans le réseau Combat : faire passer des messages, transporter des valises en zone occupée. Elles contenaient des appareils TSF que Londres nous faisait parvenir. Distribuer des tracts. Parfois mener quelques coups de feu. Le plus souvent du sabotage. L'un de nos faits d'arme les plus glorieux était la libération de Bertie Albrecht. Nous allions retenter le coup pour délivrer Jacques des serres de la Gestapo quand nous avons été dénoncés. Puis arrêtés. Marongin, sûrement. Je savais qu'il parlerait tôt ou tard, celui-là. L'arrivée de l'aumônier de la prison interrompit mon récit.

Il se présenta devant moi. Il tombait bien. J'avais besoin de parler avec un homme de foi. Qu'il fût allemand importait peu, pensai-je...

- „Guten Tag, wie geht es Ihnen¹¹ ? me demanda-t-il au bout de quelques secondes de silence. Je demeurai silencieux.

- Ich weiß es, dass du Deutsch verstehst!¹²

J'aurais en effet, pu lui répondre, comme en classe, au lycée Leconte de Lisle :

- Mir geht es gut, danke schön! »¹³

Mais comment prononcer ces mots aujourd'hui ? Là où j'étais. Parler allemand ? Non ! Pourquoi serai-je là, alors ? Je ne dis rien.

- Fais-tu partie du groupe de Jacques Renouvin ? Sache qu'il est en grand danger, la Gestapo fera tout pour le faire parler, reprit-il, en français, cette fois.

- Oui, lui répondis-je, certain qu'il ne trahirait pas le secret de la confession. »

Je sais. C'est pour cela que nous sommes là, Jean et moi. Ils ont eu le « Patron ». Celui que nous n'avons pu délivrer. Celui qui incarne le mieux la cause que nous défendons. C'est pour cela que nous en sommes là. J'ai entraîné Jean dans cette aventure. Je l'ai présenté à Jacques Renouvin et il a intégré le réseau Combat. Il m'a suivi avec confiance, comme autrefois lorsque nous allions rejoindre Danièle. Il a sauté le mur avec moi. Une fois, de plus. Un vrai camarade. Indéfectible. Lui, il ne parlera pas. Mais, la pensée de ce qu'il devait endurer était difficile à supporter. Et Jacques ? En grand danger ? Quand je l'ai rencontré à Clermont, il m'en imposa

¹⁰ « Rouge espagnol »

¹¹ « Bonjour, comment allez-vous ? »

¹² « Je sais que tu comprends l'allemand »

¹³ « Je vais bien, merci »

immédiatement. Dans son regard, j'ai trouvé la confiance, la bonté et une volonté forte. Dès qu'il parlait, nous faisons silence et buvions ses paroles. Il nous insuffla l'amour de la Patrie, le refus de la défaite, le sens de l'honneur et l'esprit de la résistance. Nous étions tous conscients des dangers de la vraie résistance mais ses arguments nous semblaient tellement évidents que nous étions d'emblée convaincus et engagés. Oui, nous nous mettions en danger. Mais nous avons compris pourquoi. Ce n'était plus le terrible abattement qui avait suivi la défaite. L'affolement puis la léthargie qui avait recouvert le pays d'un voile de deuil. Il avait déchiré ce voile pour nous montrer le vrai visage de notre France. Et nous l'aimions passionnément. Car nous avons vingt ans. C'était les mots qui redonnaient espoir. Je les attendais. J'ai accepté l'offre du « Patron » et je me suis engagé dans les Corps Francs au sein de Combat.

L'aumônier ne m'avait pas quitté des yeux. Il semblait lire sur mon visage toutes ces émotions qui me traversaient :

- « La foi chrétienne compte-t-elle beaucoup pour toi ?

- Oui, elle me soutient dans mon engagement. Elle l'a aussi déterminé.

- Mais tu oublies que les Juifs ont martyrisé notre Seigneur Jésus ! Ce sont nos ennemis héréditaires !

Je le fixai intensément :

- Il m'a été impossible de continuer d'adhérer à Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'amour des pauvres, et de ne pas lutter, en même temps, contre ceux qui persécutaient les plus faibles et proclamaient leur volonté d'exterminer toute une race d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards. L'ordre nouveau ne peut être l'ordre de l'Évangile. La violence et l'injustice appellent qu'on les combatte avec énergie. C'est donc aussi, et surtout, pour témoigner de ma foi en Jésus, en ses paroles et en ses actes, en son engagement, que j'ai fait mes choix.

- Tu ne regrettes rien ? Vraiment ? dit-il, lentement, ses yeux plantés dans les miens.

Je demeurai silencieux quelques instants.

- Je voudrais prendre la place de Jacques, de Jean... Si mon sacrifice pouvait servir à les sauver. J'ai compris tout le chemin de Jésus et j'accepte le sacrifice.

- Mais comment peux-tu être si sûr que la cause que tu défends est juste ? N'est-ce pas péché d'orgueil ?

- Mon Père. Il faut croire sans certitude. Croire est-il acte d'orgueil ? Ou de foi ? C'est mon intime conviction. Je crois en la juste cause de la résistance comme je crois en celle de Jésus. N'a-t-il pas, lui aussi, été condamné car on l'a cru trop orgueilleux ? La vraie foi n'a pas besoin de raisons pour croire. »

Sans un mot de plus, nous nous agenouillâmes pour prier, pour Jacques, pour Jean, dans le plus profond des silences.

J'appris, par la suite, que le père Stock avait accompagné et soutenu, dans la foi ou le silence, et jusqu'à leur exécution, plus de trois mille prisonniers. Mais Jean et moi avons encore à vivre...

Épilogue

Fresnes, septembre 1943

Ce soir, nous nous sommes tous retrouvés dans la même cellule. Cela faisait six mois que nous ne nous étions pas vus. Nous étions sales, amaigris, amochés mais ensemble : Bastos, Maurice, Georges, Claude, Christian, Teddy et moi.

Le groupe était recréé, notre Groupe Franc était recréé. Comme au premier jour, la même détermination était en nous. Nous n'avions pas flanché.

Demain nous partirons vers l'inconnu, vers la nuit et le brouillard comme ils disent. « Nun seid ihr NN »¹⁴ avait lancé le soldat en fermant la porte de la cellule. « Gute Reise »¹⁵ ajouta-t-il. Avions-nous senti une forme de compassion ?

Gare de l'Est. Wagon de 3^e classe. Les fenêtres sont bloquées. Nous sommes une cinquantaine, assis enchaînés deux par deux. Nous sommes des NN, nous sommes des déportés politiques, nous sommes des résistants toujours aujourd'hui comme au premier jour. Cette conviction nous rend forts.

Le train siffle, il démarre lentement. Je cherche Teddy du regard. Il prie. Une voix s'élève au fond du wagon :

*Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom*

Les cinquante gars reprennent le quatrain, je me retourne, Teddy me regarde, il a les larmes aux yeux, et ensemble sans nous quitter du regard, nous clamons aussi :

*Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer
Liberté*

¹⁴ Maintenant vous êtes des NN »

¹⁵ « Bon voyage »

« Mais le créole c'est parfois entêté,
Piat comme moi
ne sommes toujours pas d'accord,
ni pour la nuit, ni pour le brouillard...
et nous restons debout ».
Jean Joly, avril 2005.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE
DES
PRISONNIERS DE GUERRE
DÉPORTÉS ET RÉFUGIÉS

PIAT

HF/SG
LE MINISTRE

e/Pa N° 2.405- RA

ATTESTATION

Je soussigné, Henri FRENAY, Ministre des
Prisonniers de Guerre, Déportés et Réfugiés certifie
que :

Monsieur Robert PIAT

a travaillé dans le Mouvement "COMBAT" depuis Novembre
1941. Qu'il a été l'adjoint du Chef des Groupes Francs
pendant environ huit mois.

Il a participé à beaucoup d'opérations en zone libre et
a été arrêté alors qu'il essayait d'organiser l'évasion
du Chef des Groupes Francs, Jacques RENOUVIN, en Avril 1943

A été déporté en Septembre 1943 à MAUTHAUSEN

Rapatrié en Septembre 1945.

Monsieur Robert PIAT a toujours fait preuve
pendant la Clandestinité d'un courage exemplaire.

Fait à PARIS, le 28 Septembre 1945



C O P I E.

REPUBLIQUE FRANCAISE.

1-28

MINISTERE des
PRISONNIERS de GUERRE
DEPORTES et REFUGIES

ATTESTATION.

LE MINISTRE.

Le Ministre des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre

de DEVOIR REGISTRE

Je soussigné Henri FRENAY, Ministre des Prisonniers de Guerre, Déportés et Réfugiés, fondateur du Mouvement COMBAT, certifie que M. JOLY Jean, demeurant 6 Rue des SAUSSET à AULNAY-sous-BOIS (S & O) a travaillé pendant la clandestinité aux côtés du Chef National des Groupes Francs de ce Mouvement.

M. JOLY a fait partie de l'équipe qui a délivré Mme ALBRECHT à la prison de LYON.

A été arrêté le 7 Avril 1943, emprisonné à FRESNES et déporté à MAUTHAUSEN. Après la libération, a été hospitalisé en Suisse et a été rapatrié à la date du 14 Septembre 1945.

Fait à PARIS le 26 Septembre 1945.

LE MINISTRE DES PRISONNIERS DE GUERRE,
DEPORTES ET REFUGIES:

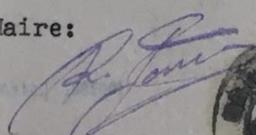
Signé : Henri FRENAY.

Pour le Ministre
Le Directeur des Services et des
Services
P.O. le Chef du Bureau de
et des

Copie certifiée conforme.

SOUPIR LE: 18-2-49.

Le Maire:




Séance de travail aux Archives Départementales

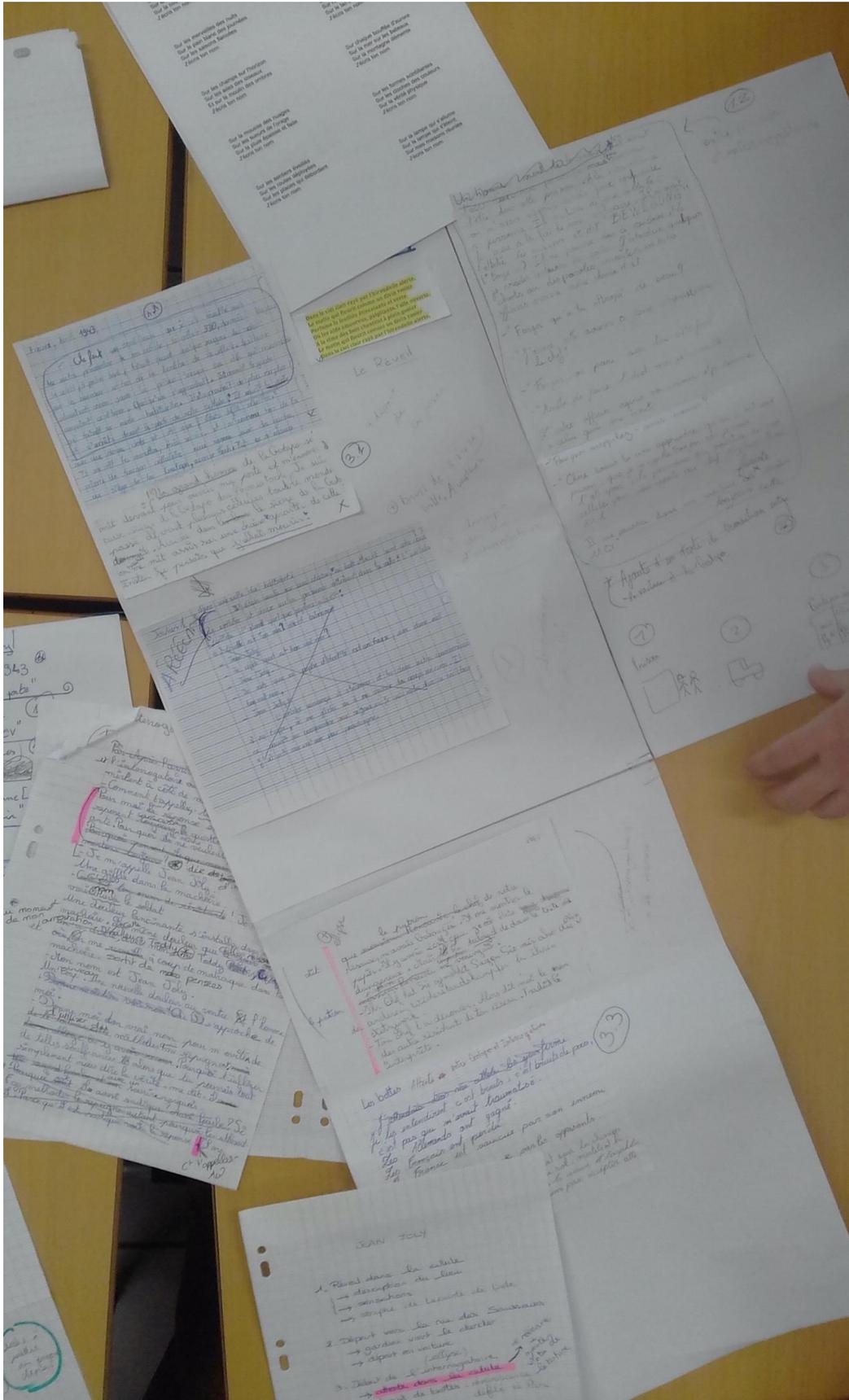


Alicia, Selena, Jouhoud consultant le dossier scolaire de Teddy Piat Série T

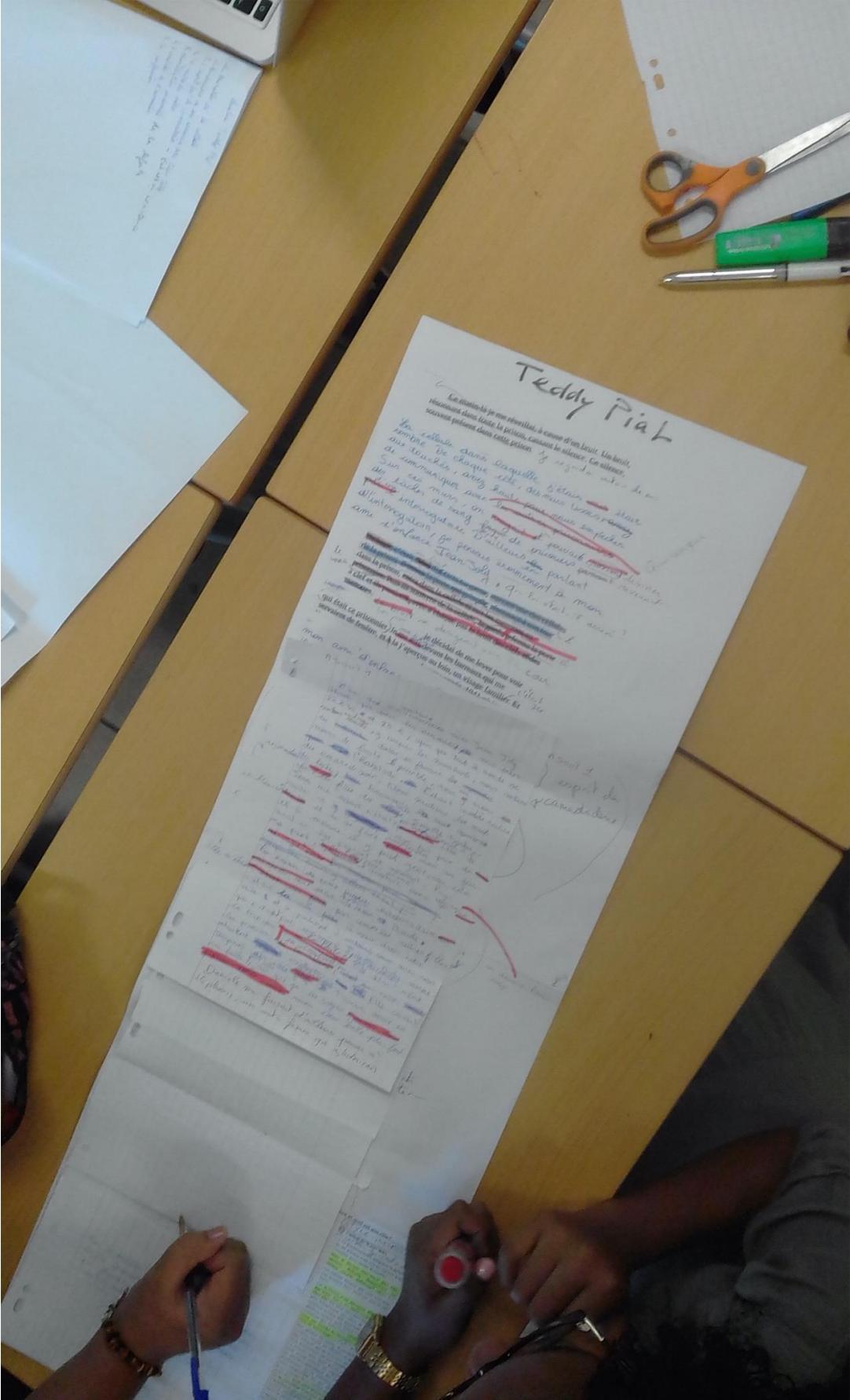


Anastasia consultant des documents de la série T (Affaires scolaires)

Atelier d'écriture Collège de Bourbon



Atelier d'écriture Collège de Bourbon



Les élèves et les enseignants tiennent à remercier madame Lise Di Pietro, directrice adjointe des Archives Départementales et le personnel en salle de lecture pour avoir facilité la consultation des documents d'archives ainsi que la mise à disposition de l'auditorium pour les séances de travail.

Madame Masson remercie également particulièrement les services d'archives du SHD de Caen, des Archives Nationales de Pierrefitte-sur-Seine et des Archives Départementales du Val-de-Marne d'avoir accepté dans le cadre contraignant des règlements sanitaires d'avoir facilité de façon exceptionnelle la consultation de documents en salle de lecture.

Les élèves et les enseignants remercient chaleureusement monsieur Jacques Delpech, président d'honneur de l'Association des professeurs d'Histoire et de Géographie de La Réunion pour le prêt de documents originaux collectés auprès des familles de Jean Joly et de Teddy Piat.

Saint-Denis, Collège de Bourbon
7 avril 2021, 78^e anniversaire de l'arrestation de
Jean Joly et de Teddy Piat rue du maréchal
Lyautey, Paris 16^e.